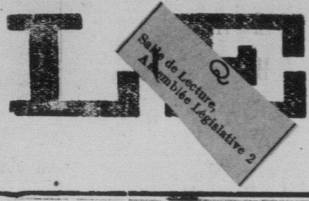


ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00



CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 3.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 148

OTTAWA, MERCREDI 22 JUILLET 1891

LE NUMERO 3 CENTS

INTOXICATIONS VOLONTAIRES

L'ALCOOL, L'ETHER, LE HASCHISCH, L'OPIMUM, LE TABAC, LA MORPHINE, LA COCAINE... ET L'AMOUR.

Une homélie récente de Saule-Léon Tolstoï, une préface de Dumas et les nombreuses lettres publiées récemment ont dit à nos lecteurs, de l'alcool et du tabac, tout le mal qu'il en faut peser.

Mais pourquoi restreindre à ces deux choses seulement la nomenclature des Intoxications volontaires, comme dit le jargon savant, la liste de ces poisons lents que l'homme prend coutume de s'administrer de plein gré, sans motif bien déterminé, ou sous prétexte d'échapper à la tristesse d'ici bas ?

Il faut y ajouter l'Ether, un peu passé de mode maintenant; le Haschisch romantique, chanté par Baudelaire; l'Opium à fumer dont les Occidentaux ne seront sérieusement menacés que lorsque M. Léon de Rosny nous aura tous convertis au Bouddhisme; la Cocaine qui commence à prendre dans le monde, un poison chic et point banal qui peut-être détruira la grande Morphine elle-même. Tous ces poisons procurent, à ceux-là qui en font usage habituel, les mêmes paradis artificiels, les mêmes joies éphémères, et aussi, les mêmes ravages, dont finalement on peut dire :

"Tu l'as bien voulu, n'est-ce pas!..."

Mais la liste des médecins n'est pas complète, elle n'est plus. Je propose d'y ajouter l'Intoxication amoureuse, qui pour être la plus célèbre et la plus chantée des poisons, n'en est pas moins la plus mystérieuse et la plus universellement intéressante.

Assimiler l'amour à un poison, le singulier paradoxe ! L'amour, ce qui y a de plus noble sur cette terre, l'excuse de la vie, la raison d'être ici-bas, l'amour, qui nous fait naître et qui nous perpétue, le Saint amour, enfin, source de toutes joies !

Entendons-nous et précisons un peu. Il y a le bon vin, qui rend l'âme meilleur; il y a l'alcool mauvais qui rend sauvage, féroce et brutal.

De même ne pensez-vous pas qu'il y ait au moins deux amours ? Et ce n'est pas le platonique et le charnel, que je veux dire, car je ne connais pas de distinction plus factice que celle-là.

Il y a deux amours autrement dissimilables : l'un joyeux, alerte et sain, sans remords et sans amertume, le jeune et bel amour qui rend la vie charmante et qui est notre récompense d'ici bas ; l'autre triste, plaintif, maladif, plus près des larmes que du rire, qui amoindrit qui nous rend bêtes et transis — je ne parle que pour les hommes — et qui nous fait souffrir d'une façon cruelle, la maladie sentimentale, extrêmement fréquente, et quoi qu'on pense, en ce temps de flirts sans aboussants, en cette fin de siècle où les femmes se vantent d'être des « allumeuses » où l'on commence sans flin, où l'on rêve sans agir.

Aimer, c'est toujours bien. Être amoureux, c'est autre chose.

Passionnément ou platoniquement — mais platoniquement surtout, soyez en sûrs, — l'état « d'être amoureux », avec tout ce que ce mot implique de lâchetés, d'aveuglement, de maladresse et de mélangement, c'est, à n'en pas douter, un empoisonnement de l'âme tout à fait comparable aux autres intoxications appelées volontaires. Le poison n'appartient ni à la chimie minérale, ni à la chimie organique; il appartient à la psychologie; mais c'est un poison tout de même, se comportant comme un poison.

Qu'il s'agisse de l'alcool, de l'ether, de l'opium, du tabac, du haschisch, de la morphine ou de la cocaïne, les effets, plus ou moins violents, sont identiques sur nos facultés; qu'il s'agisse d'amour, de passion sentimentale, même évolution et mêmes résultats.

C'est ce qu'il ne faut démontrer.

WINDSOR

La loi salique n'est plus décidément qu'une vieillie. Les empereurs et les rois de ce temps-ci ont beau se mettre en scène, s'agiter pour attirer les regards et accaparer le crédit; la faveur, la considération vont aux reines. La figure qui plane en ce moment au dessus de l'Europe, n'est-ce pas celle de la reine d'Angleterre ?

Gracieuse Majesté, l'appellent ses sujets. Le style officiel cache bien ici quelque ironie, avec ses soixante-douze ans réguliers, sa taille épaisse, sa figure jolonne et un peu dure, couronnée de cheveux blancs qui se font rares, la reine Victoria manque certainement de grâce, mais la dignité, la majesté même, tout ce qui vient de la haute tenue et du savoir-faire, appliqués à l'art de gouverner un grand peuple, où en trouver plus que chez elle l'admirable réunion ?

Elle est denoué sur son trône depuis plus d'un demi-siècle: on a pu la critiquer par-ci par là, l'histoire ne lui reprochera pas une faute politique de quelque conséquence pour les intérêts traditionnels de son peuple. Elle est Anglaise, elle n'est qu'Anglaise, le reste du monde lui est indifférent.

M. Guizot, d'instinct un jour à sa table, remarqua, au dessus des trois portes par lesquelles on accédait au salon de réception, trois portraits qui formaient un singulier assemblage: l'un était celui de Fénelon, le second celui de Pierre le Grand et le dernier celui d'Anne Hyde, la première femme de Jacques II.

On les avait choisis à la suite, ils allaient bien aux trois places ! N'est-ce pas là, comme en raccourci, l'expression de la superbe indifférence qu'affecte la Reine vis à vis de tout ce qui ne vibre pas au diapason de ses intérêts du souverain, de mère et de grand-mère ? Oui, Fénelon et Pierre le Grand se brouillent dans son esprit et se valent pour décorer des dessus de portes, parce qu'ils ne sont pas Anglais, parce qu'ils ont ignoré l'Angleterre.

Une grande satisfaction d'amour propre lui arrive aujourd'hui. Dans une descendance de vingt à trente enfants, petits enfants, et arrière-petits enfants, le plus puissant parmi les seconds, celui qui parcourt l'Europe à tout propos avec l'ardeur infatigable d'un vélocipède, l'empereur d'Allemagne vient de mettre le pied pour la seconde fois sur le sol d'Angleterre, et a été l'hôte pendant sept ou huit jours de la châteline de Windsor.

Était-ce une visite de politesse ? Non; la visite de politesse avait été faite, il y a deux ans, La date choisie pour la renouveler, les circonstances générales qui lui ont servi de cadre, l'apparat inusité qu'on lui a donné, tout est venu à point pour en accroître le relief, pour en grossir les proportions.

Le petit fils est ardent; la grand-mère, de son côté, connaît la politique à fond, et, dans la limite de ses attributions constitutionnelles, professe une opinion, exprime une volonté sur toutes les questions qui surgissent autour d'elle et au dehors.

On dit à satiété : « La Reine, en Angleterre, ne peut être qu'un soliveau ! » Mais pas du tout ! La Constitution qu'on invoque si volontiers contre elle lui confère au contraire, des droits énormes. Cette Constitution, elle est partout, et on ne la trouve nulle part. Il faut aller la chercher dans la Charta libertatis, qui remonte au treizième siècle, dans les commentaires de Blackstone, de Gneist, de Fischeh, que sais-je ? On en tirerait facilement deux, trois cents articles. Eh bien ! la Reine n'y est nullement accréditée. Prenons la politique extérieure : la Reine représente la nation dans ses rapports avec les puissances étrangères; elle a seule le droit d'envoyer et de recevoir des ambassadeurs et autres agents diplomatiques; elle déclare la guerre, elle conclut la paix, fait et défait les traités de paix, d'alliance et de commerce. Que voulez-vous donc de plus pour elle ? Et que répondre à M. Bagehot quand

il prétend que par, le simple exercice de sa prérogative, elle aurait les moyens d'arrêter net le fonctionnement de la machine gouvernementale ?

— Mais, vous réplique-t-on, il n'y a là que des phrases, et le dernier mot appartient au Parlement. — Oui, pour ratifier. Quant à l'initiative, à l'impulsion, notamment dans le domaine des affaires étrangères, elles appartiennent légalement à la Reine, et la Reine ne s'en prive pas. N'oubliez pas comment elle procéda pour son mariage. L'Angleterre l'Europe entière savait déjà le nom de l'heureux fiancé, qu'elle n'en avait pas encore ouvert la bouche à son premier ministre. Interrogée par lui, elle refusa de répondre; puis, quinze jours plus tard, elle lui annonça que tout était conclu.

On peut très légitimement aller à Londres et omettre de se rendre à Windsor, qui en est éloigné d'une vingtaine de miles. Les guides vous certifient bien que le palais royal, qui attire le touriste vers cette joye ville, a été bâti par Guillaume le conquérant lui-même. J'aime mieux noter qu'il a regus de grands embellissements à une époque plus moderne, sous le règne de Georges IV. L'ami y est plus frappé par l'étendue et le riche entretien des parcs que par la magnificence et le bon goût de la construction. La résidence habituelle de la Reine a surtout l'aspect d'un château fort, assis sur le bord de la Tamise en face d'Eton.

Vers huit heures, hiver comme été, elle se lève, déjeûne dans sa chambre et consacre ensuite aux affaires, le reste de la matinée, dans une toilette qui n'a rien de raffiné. Les dépêches, ainsi que les actes officiels qui reçoivent sa signature lui ont été expédiés d'es la première heure, dans un grand sac de cuir; la Reine ne se contente pas de les parcourir à œil distrait, elle les examine attentivement, elle les examine quelques fois de les discuter avec son premier ministre lorsque celui-ci vient, vers midi conférer avec elle. Gréville raconte qu'à l'égard des mariages espagnols lord Palmerston avait adressé un jour à l'ambassadeur d'Angleterre à Madrid des instructions peu mesurées; le pli passa suivant la règle, sous les yeux de la Reine, qui le garda durant quarante huit heures et le renvoya enfin de compte avec des observations devant lesquelles il fallut s'incliner.

Quand on lit, dans les cinquièmes volumes qu'elle a livrés à la publicité sous le nom de son secrétaire, pour rendre hommage à son époux, le récit de ses entretiens avec l'Empereur Napoléon III soit à Londres, soit à Paris, comment n'être pas frappé de sa culture politique et de l'aisance qu'elle apporte dans l'exposé des affaires les plus compliquées et, en apparence, les plus étrangères à sa compétence ?

« J'ai dans », écrit-elle fièrement sur son carnet, en avril 1885 moi, petits fils de Georges III, et Napoléon, le neveu du grand ennemi de l'Angleterre, et actuellement moi allié à la suite de Waterloo ! » On la voit alors se comparer avec orgueil dans l'idée que ses avances affectuoses, son affabilité enchaînent définitivement au char de la Grande-Bretagne le monarque en compagnie de qui elle a déclaré la guerre à la Russie. Bienôt, c'est elle, elle croit être assurée de sa conquête qu'elle ne craint pas, au cours d'une promenade, en tête à tête, avec Napoléon III dans le parc de Saint Cloud, de lui demander des explications sur les fameux décrets de 1852, qui avaient prononcé la confiscation d'une partie des biens de la famille d'Orléans ?

Mais quels souvenirs ai-je évoqué là ? Les souvenirs d'une époque où l'alliance franco anglaise semblait éternelle, où la reine Victoria, revenant de Paris, disait de Napoléon III : « Il n'y a rien que je craignisse de lui dire. Je me sentais — je ne sais comment l'exprimer — en sécurité auprès de lui. » — Pas d'illusion ! La reine Victoria a pu avoir du goût pour la personne de Napoléon III; elle a déployé un grand zèle en faveur de l'alliance franco-anglaise; elle n'a jamais éprouvé de sympathies pour la France.

Chaque année, vous, moi, nous la rencontrons, tantôt à Aix, tantôt à Grasse, en compagnie du fidèle Pousonby, qui porte le titre bizarre de lord gardien de la Bourse, avec celui de secrétaire particulier de Sa Majesté. Elle admire nos paysages, elle hume à pleins poumons l'air de nos bois et de nos vignes; mais à l'aller et au retour, elle brûle toujours Paris.

Elle a horreur de sa civilisation, de ses mœurs, de sa littérature. Cherchez au fond de sa pensée : c'est à Paris que le prince de Galles aura contracté le goût du baccars ! Je ne me contente pas de l'administrer, de l'envier pour mon pays; je la redoute. Elle mourra dans l'impénitence de ses préventions, de ses répugnances. Sans doute son petit-fils recevra d'elle à Windsor le conseil maternel de persévérer dans une politique prudente et de se poser invariablement en champion de la paix; mais quelle paix ! Celle qui a entrepris de nous jeter dans l'isolement, parce que, si nous étions forts, nous deviendrions assés. C'est une menace pour les trônes et pour les sceptres.

En réalité, le cœur de la reine Victoria incline vers l'Allemagne. Sa mère, son père, son mari, par l'éducation, par la race, lui apparaissent déjà corps et âme. Sa fille aînée, c'est impératrice d'Allemagne pendant six mois; enfin, un de ses petits-fils est aujourd'hui le chef suprême de l'armée qui nous imposa le traité de Francfort. Ajoutez que le premier ministre, qui possède sa confiance pleine et entière, a salué en 1873 la conclusion de l'alliance austro-allemande comme la plus grande joie de sa vie; quelle place restera-t-il donc à la France dans les salons de Windsor ?

LES DROITS DU MARI

Le tribunal de Newark (New Jersey) est saisi d'un bien curieux et intéressant procès. Il s'agit de savoir si un homme marié n'a pas le droit d'aller habiter la ville que bon lui semble, lorsqu'il ne demande qu'à en mener sa femme avec lui. Voici d'ailleurs le cas.

M. Orcar Burton a été arrêté à Newark sur la plainte de sa femme qui l'accuse de l'avoir abandonnée. Les époux Burton sont presque vieux et ils ont des enfants qui sont déjà grands. La famille demeure jusqu'à présent à Brooklyn; mais M. Burton, qui est agent, pour le transport des marchandises, de la compagnie du Baltimore and Ohio Railroad et fait plus d'affaires à New-Jersey qu'ailleurs, a résolu depuis quelque temps d'aller habiter dans cet Etat. Il s'est fait construire une très belle maison dans un des plus beaux quartiers de Newark, et il est allé s'y installer récemment tout seul, sa femme ayant refusé de le suivre. Or, Mme Burton, qui ne veut pas quitter Brooklyn, a cru jouer un beau tour à son mari en le faisant arrêter sous l'accusation de l'avoir abandonnée.

Avant de suivre le détectif qui l'arrêta, M. Burton lui a fait visiter l'appartement qu'il avait fait préparer pour sa femme dans sa nouvelle maison, disant qu'elle serait la bienvenue, lorsqu'elle voudrait s'y établir.

Le juge de police, devant lequel M. Burton a été traduit aussitôt après son arrestation, a été tout surpris en entendant les explications du prisonnier et il n'aurait pas mieux demandé que de le faire relâcher immédiatement, s'il avait pu juger l'affaire au fond. Aussi n'a-t-il été sa caution qu'à \$500 M. Burton aurait pu en fournir une beaucoup plus forte; mais sur le conseil de son avocat, il a préféré se laisser écrouer dans le but de faire trancher plus vite la question, par la procédure du writ of habeas corpus.

On raconte, à ce propos, que madame Burton n'en est pas à son coup d'essai; qu'elle a fait déjà arrêter deux fois son mari dans des circonstances analogues à Brooklyn et en chaque fois M. Burton a été renvoyé des fins de la plainte.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE, A COU... CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHE

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

GRANDE REDUCTION Sur toutes les TAPISSERIES DOREES PENDANT UN MOIS. J. F. BELANGER 159 Rue Bank

Aux Constructeurs et Entrepreneurs Douglass & Haines 234 rue Wellington.

CHARBON.

Les Meilleures Qualités de Charbon Bitumineux et Anthracite. Bien Criblé et Tamisé. O'Reilly & Heney Bloc Russell, Rue Sparks.

Le JONG D'OR SOLIDE 35c. pour un Jonc valant 82. Ce jonc est fabriqué d'une manière spéciale... O'Reilly & Heney

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Empoisonnements Maux d'Yeux Hémorroïdes Hémmorrhages SERVEZ-VOUS POND'S EXTRACT

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe de la gorge, toux, etc. A obtenu les plus remarquables succès. O'Reilly & Heney

HOTEL SAINT LOUIS 43-45 Rue YORK, OTTAWA. Cet Hotel situé au centre de la cité, a été repeint et aménagé tout en neuf. ISRAEL MOREAU, (Du Montreal House, rue Queen Ouest.) PROPRIETAIRE. -MONTRES D'OR- POUR- DAMES.

NOUS OFFRONS EN VENTE POUR LE MOMENT LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE MONTRES EN OR, ornées de Diamants pour Dames. Aussi quelques Bagues en Diamants, valant \$20.00, données pour \$11.00. Montres en Argent partit de \$5.00 et plus. Montres en Or partit de \$9.00 à \$200.00. Argentière et Pendentifs à des prix très bas, défiant toute concurrence.

BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL 98 RUE RIDEAU, A. & A. F. McMILLAN

NOUVEAUTÉS ET MODES. BAYSON, GRADIN & Co. 146, 154 Sparks. PARON, PROSS & Co. 44, 51 Rideau. WOODCOCK, 316, 318 Wellington. JOHN MURPHY & Co. 68, 68 Sparks.

LIBRAIRIE. C. GULLAY, 45, York et Sumner. VINS ET LIQUEURS. NEVILLE & Co. 47 Rideau. ENCANTEUR. C. LEVY, 71 George. HOTELS ET RESTAURANTS. HOTEL ST. LOUIS, 43 et 45 York. LE HUB, 548 Somerset. BOIS ET CHARBON. O. REILLY & HENEY, Bloc Russell. DOUGLASS & HAINES, 234 Wellington. BUANDERIE. L. BELANGER, 100 Rideau. THÉS. STROUD & BROS, 97 Rideau. EPICERIES. J. CASEY, 294 et 306 Dalhousie. CHAUSSEURES. R. MASSON, 102 Sparks. MEUBLES. HARRIS & CAMPBELL, Corner et Queen. PEINTURES. J. F. BELANGER, 159 Bank. W. HOPE, Rideau. GEO. PHILBERT, rue Dalhousie. HORLOGERS. A. F. McMILLAN, 98 Rideau. H. NORZ, 30 Rideau. J. E. TREMBLAY, 113 Rideau.

CHARROYAGE. LANDRY & THOMPSON, Rideau. PHARMACIE. BELANGER & Co. Rideau et Nicholas. ASSURANCE. A. C. LABROS, 121 Rideau. CHAPELLERIE. R. J. DEVLIN, Sparks. PHOTOGRAPHIE. STUDIO, 117 Sparks. S. JARVIS, 41 Sparks. QUINCAILLERIE. E. G. LAVERGNE, 69 et 75 William.

de Generale MODERNES, 16 JUILLET, Sparks, Ottawa, Reparatons. phpy & Cie. Z CECI X. phpy & Cie. NEAU. GOUDRON GUYOT. DE FORCES FERRAVAIS.